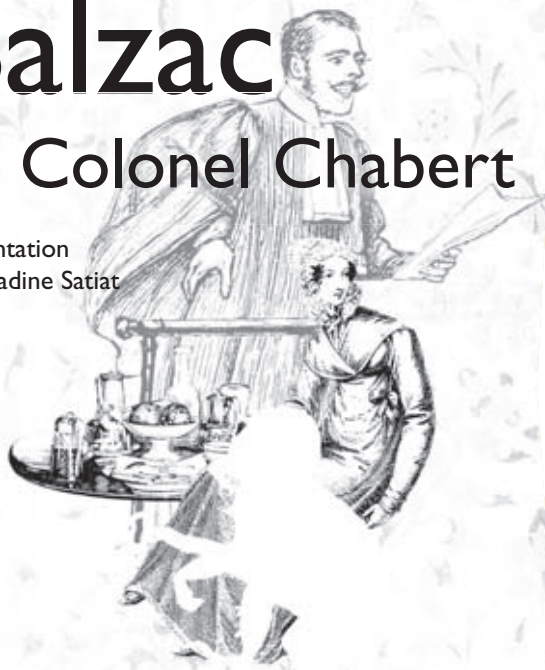


Balzac

Le Colonel Chabert

Présentation
par Nadine Satiat



Le Colonel Chabert

*Du même auteur
dans la même collection*

ANNETTE ET LE CRIMINEL.
BÉATRIX. Préface de Julien Gracq.
CÉSAR BIROTTEAU.
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU – GAMBARA – MASSIMILLA DONI.
LES CHOUANS.
LE COLONEL CHABERT suivi de L'INTERDICTION.
LE CONTRAT DE MARIAGE.
LE COUSIN PONS.
LA COUSINE BETTE.
LE CURÉ DE TOURS – LA GRENADIÈRE – L'ILLUSTRE
GAUDISSERT.
LA DUCHESSE DE LANGEAIS.
EUGÉNIE GRANDET (édition avec dossier).
LA FEMME DE TRENTE ANS.
FERRAGUS – LA FILLE AUX YEUX D'OR.
GOBSECK – UNE DOUBLE FAMILLE.
ILLUSIONS PERDUES.
LE LYS DANS LA VALLÉE.
LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE – LE BAL DE SCEAUX – LA VENDETTA
– LA BOURSE.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.
NOUVELLES (El Verdugo. Un épisode sous la Terreur. Adieu. Une pas-
sion dans le désert. Le Réquisitionnaire. L'Auberge rouge.
Madame Firmiani. Le Message. La Bourse. La Femme abandonnée.
La Grenadière. Un drame au bord de la mer. La Messe de l'athée.
Facino Cane. Pierre Grassou. Z. Marcas).
LES PAYSANS.
LA PEAU DE CHAGRIN.
PEINES DE CŒUR D'UNE CHATTE ANGLAISE.
LE PÈRE GORIOT.
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
PIERRETTE.
LA RABOUILLEUSE.
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.
SARRASINE, suivi de Michel Serres, L'HERMAPHRODITE.
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.
UN DÉBUT DANS LA VIE.
UNE FILLE D'ÈVE.
LA VIEILLE FILLE – LE CABINET DES ANTIQUES.

BALZAC

Le Colonel Chabert



PRÉSENTATION

NOTES

DOSSIER

CHRONOLOGIE

BIBLIOGRAPHIE

par Nadine Satiat

GF Flammarion

Extrait de la publication

Nadine Satiat, spécialiste de la littérature du XIX^e siècle, a édité dans la collection GF-Flammarion plusieurs œuvres de Balzac (*Un début dans la vie*, *La Recherche de l'absolu*, *La Peau de chagrin*, *La Maison du chat-qui-pelote*) et des Goncourt (*Germinie Lacerteux*, *Renée Mauperin*), ainsi que *Notre cœur* de Maupassant. Elle est également l'auteur d'une biographie de Balzac (*Balzac ou la fureur d'écrire*, Hachette Littératures, 1999) et d'une biographie de Maupassant (*Maupassant*, Flammarion, « Grandes biographies », 2003).

© 2009, Flammarion, Paris, pour cette édition
ISBN : 978-2-0812-2472-8

Extrait de la publication

SOMMAIRE

PRÉSENTATION

7

Le Colonel Chabert

D OSSIER

- | | |
|---|-----|
| 1. Le roman et ses personnages selon Balzac | 133 |
| 2. Rêves de batailles | 139 |
| 3. Guerre et littérature au XIX ^e siècle :
Stendhal, Hugo, Maupassant | 148 |
| 4. <i>Le Colonel Chabert</i> au cinéma | 170 |

CHRONOLOGIE

191

BIBLIOGRAPHIE

199

À Roxane et Adrien.

P r é s e n t a t i o n

L'histoire du *Colonel Chabert* est simple, c'est une histoire comme il y en a depuis qu'il y a des guerres. Une histoire aussi vieille que celle d'Agamemnon de retour de la guerre de Troie trouvant son épouse Clytemnestre dans les bras d'Égiste ; aussi vieille que celle d'Ulysse qui, après des années d'épreuves pour rentrer à Ithaque, retrouve son palais envahi par les prétendants. Une histoire comme il y en eut sans doute des milliers au cours de l'Empire et au début de la Restauration : le colonel Chabert, tenu pour mort à la bataille d'Eylau (1807), revient chez lui un beau jour de juillet 1815, après des années d'errance et de souffrance, trouve sa femme, héritière de toute sa fortune, remariée et mère de deux enfants, sa maison démolie et la rue même où elle se trouvait débaptisée, et tente de recouvrer son identité dans un monde aux yeux duquel il n'existe tout simplement plus, et dans lequel nul n'a intérêt à le voir reprendre sa place et sa fortune.

Balzac a écrit la première version de cette histoire en 1832 sous le titre *La Transaction*. Pour être déjà l'écrivain à la mode consacré six mois plus tôt par *La Peau de chagrin*, ce Balzac-là n'était pas encore tout à fait celui de *La Comédie humaine*, où *Le Colonel Chabert* entrera en 1844. C'était un auteur qui, après sept ou huit ans passés à écrire sous divers pseudonymes, « pour se délier la main », cent volumes de littérature commerciale, se grisait de son récent succès, un auteur en pleine

effervescence créatrice, désordonné, enthousiaste, dont les intuitions sociales et philosophiques commençaient à se dessiner sans qu'il en fût encore tout à fait conscient, dont les techniques de composition, affinées depuis quelques années par la pratique du conte et de la nouvelle, étaient encore empreintes d'une recherche excessive de virtuosité à la mode du moment, mais devenaient de plus en plus personnelles, et dont l'invention romanesque, nourrie par un talent d'observation suraigu, se déployait avec une rapidité et une complexité croissantes. Balzac commençait évidemment à être porté par ce qu'il avait déjà écrit. La rédaction de *La Transaction* fut extrêmement rapide : le texte fut très probablement rédigé comme un feuilleton, au fur et à mesure de sa publication dans *L'Artiste*, en quatre livraisons, les 19 et 26 février, et les 5 et 12 mars 1832. Écllosion brusque – sous la poussée d'une sève déjà riche de souvenirs, d'anecdotes, de situations et de personnages.

SOUVENIRS ÉPIQUES

Arrière-petit-fils de passementiers-brodeurs qui fournirent l'armée républicaine, puis l'armée impériale, en galons et en aiguillettes, petit-fils de haut fonctionnaire à la Direction des Vivres, fils d'un directeur des Vivres et des Approvisionnements de l'armée du Nord en 1793, puis de l'armée de Vendée en 1795, et qui resta fonctionnaire à la Direction des Vivres jusqu'en avril 1819, Balzac, dix-sept ans l'année de Waterloo, a passé sa prime enfance à Tours, ville où résidaient un état-major de brigade mais aussi, et c'était plus inhabituel, une colonie d'officiers prisonniers de guerre assignés à résidence sur parole, qu'on recevait poliment. Les militaires occupèrent donc selon toute vraisemblance une place importante dans la vie quotidienne et les conversations de la

famille Balzac. Mme Balzac, trente-deux ans de moins que son mari, ne se montrait sans doute pas insensible aux charmes des fringants officiers ; est-ce l'uniforme de grenadier de la garde nationale qu'il endossait périodiquement qui valut à Jean de Margonne, « prestigieux bellâtre », d'être « distingué » par Mme Balzac, comme le suggère avec malice Maurice Bardèche ¹ ? De cette liaison naquit en 1807 Henry, ce frère qui serait toujours le préféré de leur mère, blessure inguérissable au cœur de Balzac. Il n'en sera pas moins l'ami de M. de Margonne et de son père, lui-même ancien officier, et sera souvent reçu dans leur château de Saché.

Aussi ne peut-on s'étonner que Balzac ait campé dès ses premiers romans quelques belles figures de militaires, du général Beringheld, flanqué du brave sergent Lagloire dans le gothique *Centenaire* (1822), à Horace de Landon-Taxis, servi par le fidèle Nickel dans le trop mélodramatique *Wann-Chlore* (1825) : ce fier chef d'escadron de l'armée impériale y raconte déjà dans une lettre comment, grièvement blessé en Allemagne, il fut recueilli et soigné dans une misérable baraque, tandis qu'on le croyait mort. Cet épisode préfigure une partie de l'histoire de Chabert, dans un roman qui est aussi une histoire de bigamie et de vengeance contre un duc à deux épouses : *La Transaction*. Après s'être intitulé *La Comtesse à deux maris* en 1835, ce roman deviendra *Le Colonel Chabert* en 1844. Quant à Lagloire et à Nickel, pittoresques vétérans au parler populaire, ils préfigurent chacun à sa manière les figures fraternelles de Boutin et de Vergniaud, le *nouriceure* du *Colonel Chabert*. Ces types et ces situations commençaient d'ailleurs à se multiplier dans la littérature du temps, et Pierre Citron a recensé, à partir de 1824, maints exemples de

1. Le lecteur trouvera en fin de volume, dans la section « Bibliographie », les références complètes de tous les ouvrages et articles des auteurs cités *infra*.

romans militaires situés sous l'Empire, dont les personnages sont laissés pour morts sur les champs de bataille, voire restent fous à la suite du traumatisme pendant plusieurs années ; particulièrement proche du futur *Colonel Chabert* est l'histoire du général d'Archambaud dans un roman anonyme de 1826, *Éléonore, anecdote de la guerre d'Espagne en 1813*, laissé pour mort, gravement blessé, ramassé par les ambulances ennemies, soigné par des femmes russes qui suivaient l'armée, puis fort maltraité pendant deux ans par les Russes, saisi par une fièvre cérébrale et placé dans un mauvais hôpital, puis retrouvant d'un coup la mémoire, écrivant à sa mère, mais sans réponse, retombant malade, décidant de retourner en France, à pied et sans un sou, comme un vagabond, surmontant mille obstacles en chemin, puis enfin en France, aidé par un ancien camarade, retrouvant sa mère qui le croyait mort depuis longtemps, et apprenant que sa femme est entrée au couvent. Balzac a certainement lu ce roman, à un moment ou à un autre, puisqu'il s'en est inspiré plus tard, comme l'a bien montré Pierre Citron, pour le dénouement de *La Duchesse de Langeais*.

Puis ce fut l'intermède catastrophique des années 1826-1828, au cours desquelles Balzac se rêva à la fois éditeur, imprimeur et fondeur des caractères avec lesquels il imprimerait ses œuvres – ce qui se solda par une belle déconfiture et soixante mille francs de dettes, dont cinquante auprès de sa mère, qu'il ne devait jamais rembourser. Une première *Physiologie du mariage* fut ainsi imprimée, mais resta dans un tiroir.

Lorsque Balzac revint à la littérature, ce fut avec une histoire d'aventures historiques, plus ou moins imitée de Walter Scott et de Fenimore Cooper (dont *Le Dernier des Mohicans*, publié en français en 1826, venait d'obtenir un franc succès), située en Bretagne en 1799, l'année du retour d'Égypte de Napoléon, et au moment où le Directoire envoya l'armée républicaine réprimer les dernières insurrections chouannes : *Le Dernier Chouan* fut écrit

dans les derniers mois de 1828, à Fougères, chez le général de Pommereul – le fils du préfet Pommereul qui avait été en 1801 la bonne étoile du père de l'écrivain – et à partir d'un fait divers que lui avait rapporté ce général fécond en anecdotes. Selon toute probabilité, Balzac en avait déjà fait son miel pour alimenter l'année précédente ses articles de l'éphémère *Album historique et anecdotique*. Officiers et soldats – Bleus de l'excellent colonel Hulot, premier des officiers d'Empire de la future *Comédie*, et Blancs menés par l'aristocratique Montauran – peuplaient désormais tout un roman, et, de fait, le premier roman signé « Balzac ». L'œuvre, publiée le 28 mars 1829, n'eut aucun succès et se vendit très mal. Mais cette déconvenue, comme l'a bien montré Maurice Bardèche, eut au moins un grand mérite : non seulement Balzac se disputa avec Latouche (qui, notons-le au passage, se faisait appeler Henry mais se nommait Hyacinthe) parce que Latouche, associé d'Urbain Canel pour la publication, voulait solder les invendus – ce qui, à terme, aboutit à une rupture entre les deux hommes, et à de nouvelles et fructueuses fréquentations littéraires pour Balzac –, mais il se détourna de la fabrication de romans de consommation courante, jetant définitivement aux orties Horace de Saint-Aubin le faiseur. Son activité littéraire allait désormais se déployer en plusieurs pans, chacune des facettes contradictoires de son être cherchant son expression propre dans un vaste spectre de possibles, du journalisme mondain au conte philosophique. Dans les mois qui allaient suivre, Balzac commencerait à écrire les premières « Scènes de la vie privée », et remettrait sur le métier *La Physiologie du mariage*, qui allait le tirer de l'obscurité.

Il ne renonçait pas pour autant à la veine militaire, que tout d'ailleurs, en cette année 1829, contribuait à alimenter. Faute d'argent en effet, l'ex-futur « Walter Scott français » était obligé d'aller de temps en temps vivre dans la maison de ses parents, à Versailles. Or à

Versailles vivait Mme d'Abrantès. Née Laure Permon en 1784, celle-ci était devenue veuve en 1813 du général Junot, surnommé le « sergent La Tempête » par Bonaparte dont il fut ensuite l'aide de camp pendant la campagne d'Égypte. Devenu gouverneur militaire de Paris puis commandant de l'armée du Portugal, Junot gagna son titre à la victoire d'Abrantès (1807), mais il fut contraint à la capitulation de Sintran, assista à la défaite en Espagne et participa à la désastreuse campagne de Russie qui sonna la fin de l'épopée. Exilé dans les Provinces illyriennes, Junot, frappé de folie, revint chez lui, près de Dijon, pour se suicider. L'ancienne étoile de l'Empire était alors devenue l'ennemie jurée de Napoléon, et, dans les bras d'un jeune capitaine royaliste, s'était ralliée aux Bourbons, et avait obtenu de Louis XVIII une pension et le droit de conserver son titre. Encore quelques brillantes années de triomphe mondain, et celle qui avait aussi été la maîtresse de Murat eut achevé de dilapider la fortune que son mari avait gagnée sur le pillage : elle fut contrainte en 1821 de se retirer à Versailles. C'est là que Balzac fit sa connaissance en 1825, par des amis communs de sa sœur Laure et de son mari, le polytechnicien Eugène Surville, qui venait d'obtenir un poste d'ingénieur des Ponts et Chaussées dans cette ville ; et Mme d'Abrantès, quadragénaire bien en chair, manières princières et brusqueries impérieuses, devint sa maîtresse, ce qui flatta sa vanité, servit ses ambitions – et nourrit son inspiration de maints récits de fêtes à la cour impériale et de chevauchées épiques à travers l'Europe. En 1829, après une période consacrée à Mme de Berny, Balzac renouait précisément sa liaison avec la duchesse, qui l'introduisit alors chez plusieurs grandes dames du temps de Napoléon : dans le salon très privé de Mme Récamier, qui vivait retirée à l'Abbaye-aux-Bois ; chez Mme Hamelin (1776-1851), une superbe créole, la plus élégante des « merveilles » du Directoire qui avait lancé les robes à la sauvage dites « cuisse

de nymphe émue », qui avait été elle aussi la maîtresse de Chateaubriand, de Montrond et surtout du général Bonaparte lui-même, et qui vivait depuis 1827 à l'Ermitage de la Madelaine près de Fontainebleau ; ou encore chez la comtesse Merlin (1788-1852), une Cubaine qui avait brillé sous l'Empire, et qui était alors la maîtresse d'un camarade journaliste de Balzac, Philarète Chasles, lequel l'aida à écrire ses souvenirs comme Balzac aida Mme d'Abrantès à écrire les siens. Or ces dames, comme aussi la femme de lettres Sophie Gay, chez laquelle Balzac avait été introduit par Henri de Latouche (et dont la fille Delphine deviendrait bientôt Delphine de Girardin), regorgeaient d'anecdotes du temps du Directoire et de l'Empire. Balzac flambait d'enthousiasme : « Je retrouvai Balzac avec joie chez Mme d'Abrantès, raconte Mme Ancelot dans un passage de ses *Salons de Paris* [non daté mais que Bernard Guyon, qui le cite, situe aux alentours de 1830], mais je l'y trouvai tout différent de ce que je l'avais vu jusque-là : les merveilles de l'Empire l'exaltaient alors au point de donner à ses relations avec la duchesse une vivacité qui ressemblait à la passion. Un soir, il me dit : "Cette femme a vu Napoléon enfant ; elle l'a vu jeune homme, encore inconnu ; elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom ! Elle est pour moi comme un Bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel tout près de Dieu." »

Entre 1825 et 1828, Balzac s'était aussi lié à Versailles avec tout un groupe de camarades polytechniciens d'Eugène Surville, et il avait noué en particulier une amitié durable avec Zulma Tourangin, une amie d'enfance de Laure, et la femme du commandant Carraud, directeur des études à l'École militaire de Saint-Cyr toute proche – cette amitié s'était affermie au début de 1829. Il avait ainsi fait la connaissance de plusieurs officiers qui avaient participé aux campagnes de l'Empire – le capitaine Périolas, le capitaine Viennet. Le récit de leurs

aventures et de leurs souvenirs s'engrangea d'abord dans sa mémoire, puis, à partir du milieu de l'année 1830, dans un « album » qu'il allait bientôt appeler son « vivier » et dans lequel, pour ne pas perdre une miette de ce qu'on lui racontait, il allait se mettre à noter ses idées et ses projets.

C'est alors qu'en décembre 1829 la publication de la *Physiologie du mariage*, d'une verve, d'une liberté de ton et d'une finesse d'analyse psychologique bien supérieures à la première version non diffusée, mêlant facétieusement la statistique et la physiognomonie, et considérablement enrichie d'anecdotes du temps du Directoire et de l'Empire racontées par la duchesse d'Abrantès et Mme Hamelin, particulièrement abondante en récits d'aventures piquantes, fit de lui en quelques jours un auteur à succès. Les grands thèmes et le « système » philosophique de l'œuvre à venir s'annonçaient : l'influence de la physiologie sur la vie morale, le pouvoir destructeur de la pensée, les « crimes purement moraux » commis dans le secret des consciences à l'abri de la loi – catégorie déjà esquissée dans le *Code des gens honnêtes*¹ publié sans nom d'auteur en 1825. L'une des dernières méditations de la *Physiologie* (XXVI), donnant comme exemple une scène « déchirante » des *Brigands* de Schiller dans laquelle « un jeune homme fai[t], à l'aide de quelques idées, des entailles si profondes au cœur d'un vieillard, qu'il finit par lui arracher la vie » (c'est évidemment la scène au cours de laquelle François Moor tue son père avec une fausse lettre de son frère), porte, déjà, sur l'usage des sentiments comme des armes les plus cruelles dans la guerre conjugale.

Accueilli au sein d'une joyeuse bohème littéraire, Balzac goûtait enfin le plaisir d'être réclamé par les journaux et les revues élégantes : il se fit journaliste et chroniqueur mondain pour *La Caricature* de Philippon, pour *La*

1. Et que Balzac a toujours bien présent à l'esprit en écrivant *La Transaction* – cf. note 1, p. 48 du *Colonel Chabert*.

Silhouette, qui appartenait à Émile de Girardin (de même que *Le Voleur* auquel il donnerait – entre septembre 1830 et fin mars 1831 – dix-neuf *Lettres sur Paris*), et songea tout naturellement à y débiter, entre autres choses, quelques histoires de militaires récoltées auprès du petit groupe de Saint-Cyr.

Avec un culot qui chez lui allait devenir une seconde nature, Balzac commença vers cette époque à monnayer d'avance des textes dont il n'avait pas écrit la première ligne : le 3 janvier 1830, les éditeurs Marne et Delaunay retenaient ainsi, entre autres titres proposés par Balzac, un projet intitulé *La Bataille de Wagram* – sans doute le même que celui qui figurait déjà sous le titre *La Bataille* dans une liste de projets probablement contemporaine de la rédaction du *Dernier Chouan* –, projet dont Balzac décrivait en détail l'élaboration dans sa correspondance de 1832, dont il déplacerait même encore le lieu de Wagram à Dresde en 1844, au moment de compléter la section des *Scènes de la vie militaire* prévue dans le catalogue de *La Comédie humaine*, mais qu'il n'écrirait jamais. Toujours dans la veine militaire, le 30 janvier, Balzac donnait à *La Mode*, que venait aussi de créer son nouvel ami Émile de Girardin, *El Verdugo*, sous le titre complet : *Souvenirs soldatesques, El Verdugo ; guerre d'Espagne (1809)*. Écrit en octobre 1829 (en même temps que *Gloire et Malheur*, futur *Maison du chat-qui-pelote* et première véritable étude de mœurs dans son œuvre), à Maffliers, chez le général de Talleyrand-Périgord qui avait invité Balzac avec Mme d'Abrantès, le texte était probablement inspiré des souvenirs espagnols de la duchesse ; c'était aussi la première publication signée « H. de Balzac ». Puis il donnait, les 15 mai et 5 juin 1830 (toujours à *La Mode*), *Adieu* – sous le titre complet *Souvenirs soldatesques, Adieu*, qui attestait la persistance d'un projet de volume d'inspiration militaire. Le second chapitre de cette nouvelle décrit le passage de la Bérézina, probablement tel que le capitaine Périolas

l'avait raconté à l'auteur ; le héros, Philippe de Sucey, reste ensuite prisonnier en Sibérie pendant six années, puis retrouve par hasard sa maîtresse, devenue folle d'avoir été traînée pendant deux ans, dans les pires conditions, à la suite de l'armée ; les parents de celle-ci, la croyant morte, se sont partagés sa succession, tandis qu'elle était en réalité enfermée dans un asile de fous dans une petite ville d'Allemagne. Toutes ces souffrances, Balzac, comme le fait remarquer Pierre Citron, les accumulera sur la tête du colonel Chabert. À la *Revue de Paris*, Balzac donnait encore, le 26 décembre 1830, *Une passion dans le désert*, aventure de la campagne d'Égypte, puis, le 27 février 1831, *Le Réquisitionnaire*, épisode de la vie pendant la Révolution en Normandie. Et il gardait en réserve, consignés dans son album, maints récits entendus à Saint-Cyr ou à Fougères : histoire du capitaine Bianchi qui, pour un pari de deux mille francs, mange le cœur d'une sentinelle, récit de l'incendie des faubourgs de Ravenne par le général Pommereul, épisodes tragiques de la retraite de Russie et atrocités diverses. Autant d'amorces de contes dont ceux qui furent effectivement réalisés ne devaient paraître qu'en janvier 1832 dans les *Contes bruns*, un recueil écrit en collaboration.

NOUVELLES « ESPÈCES SOCIALES »

Entre-temps avaient paru en avril 1830 les premières *Scènes de la vie privée*, sortes d'illustrations de la *Physiologie du mariage* à l'usage des jeunes filles, et parmi ces « scènes », *Les Dangers de l'inconduite*, futur *Gobseck*, raconté par un personnage qui deviendrait dans les versions postérieures l'avoué Derville : il joue un grand rôle dans *Le Colonel Chabert*, et il assumait là pour la première fois le rôle de détecteur des secrets « ensevelis dans

le sein des familles ». Balzac commençait donc à rameuter des souvenirs plus lointains, ceux des années 1816-1819, consacrées à étudier le droit – car sa mère voulait qu’il fût notaire –, et à grossoyer chez maître Guillonnet-Merville, puis chez le notaire Victor Passez. Pour la première fois aussi dans ces « scènes », Balzac faisait de la description d’un quartier de Paris un élément à part entière de la peinture de telle ou telle « espèce sociale » en application de l’idée selon laquelle « la vie extérieure est une sorte de système organisé, qui représente un homme aussi exactement que les couleurs du limaçon se reproduisent sur sa coquille » ; inspirée de Cuvier, cette idée fut théorisée pour la première fois dans le *Traité de la vie élégante*, sorte de mode d’emploi de la vie sociale dans le ton de la *Physiologie*, publié dans *La Mode* en octobre 1830. Enfin, et parce qu’il concevait ces scènes comme des œuvres didactiques et morales, il y inaugurerait aussi une technique de composition plus élaborée que celle des contes, souvent en « diptyques » selon l’expression de Maurice Bardèche, afin de montrer plus efficacement le passage du temps et les conséquences des fautes commises, aménageant des échos et des contrastes entre l’avant et l’après – voir *Gloire et Malheur*, le premier titre de *La Maison du chat-qui-pelote* –, manipulant l’émotion du lecteur avec une subtilité nouvelle et condensant souvent en une dernière image tout le poids du désastre : dans *Le Colonel Chabert*, ce sera celle du colonel prenant le soleil sur un banc, à l’hospice de Bicêtre.

Entre-temps il y eut une révolution aussi, mais après six mois d’un enthousiasme assez naïf, Balzac déçu était mûr pour se laisser attirer par les légitimistes – d’autant plus qu’il allait bientôt rencontrer le duc de Fitz-James, chef du parti néo-légitimiste auquel il se rallierait au début de 1832, tenté certes par la carrière politique, mais aussi et peut-être d’abord par la nièce du duc, la marquise de Castries, à laquelle il allait faire une cour assidue, et vaine.

Mais évidemment la grande affaire de 1831, c'est *La Peau de chagrin*, dont la publication, le 1^{er} août, fait accéder l'auteur à succès de la *Physiologie* au rang d'écrivain à la mode. Et Balzac dès lors, reçu partout, cabotinant dans les salons, n'a de cesse de rivaliser avec les écrivains les plus en vue de Paris, Lautour-Mezeray, Eugène Sue, Jules Janin, qui s'affichaient dans tous les lieux chic, vêtus avec la dernière élégance, et menaient grand train : de cette époque datent les premières extravagances qui feront sa légende – dépenses de décorateur, de tailleur, de traiteur, robes de chambre avec ceinture à glands d'or, cabriolet de luxe avec groom et couverture portant une couronne comtale, baignoire à l'Opéra. Balzac gagne de l'argent, mais en dépense encore plus, semble oublier les cinquante mille francs qu'il doit toujours à sa mère depuis la faillite de l'imprimerie, et commence à accumuler dangereusement les dettes. Et au vrai, cette prodigalité n'a pas toujours les effets escomptés : si la verve de Balzac conteur éblouit les salons, « M. le comte de Balzac » est d'un luxe un peu voyant, et d'aucuns le trouvent vulgaire...

Le succès de *La Peau de chagrin* fut tel qu'on imprima vite une deuxième édition augmentée de contes, trois volumes de *Romans et contes philosophiques* – dont certains n'étaient d'ailleurs « philosophiques » que pour l'occasion, ou alors au sens large, puisqu'on y retrouve entre autres *El Verdugo* et *Le Réquisitionnaire*. Au demeurant, la veine des « souvenirs soldatesques » n'était pas tout à fait tarie : dans la *Revue de Paris*, en même temps que *La Peau de chagrin*, avait paru par exemple *L'Auberge rouge*, dont les protagonistes sont deux chirurgiens militaires des armées de la République. Et, en avril, Balzac avait bel et bien entrepris pour l'éditeur Boulland des *Scènes de la vie militaire* (selon Pierre Citron, dix feuilles en avaient même été imprimées et corrigées, mais on ignore de quels textes il s'agissait) ; bizarrement ces mêmes scènes se trouvent aussi adjugées aux éditeurs

Marne et Delaunay dans un traité conclu au mois d'août. Balzac se disperse un peu dans tous les sens – c'est aussi l'époque où il commence à travailler aux *Contes drolatiques*. Mais ce souci de construire des ensembles cohérents indique cependant que l'écrivain commence à envisager d'ordonner son œuvre.

En novembre, Balzac est à Saché. Puis, fin décembre, il séjourne une dizaine de jours à Angoulême chez les Carraud – le commandant Carraud y a été nommé le 1^{er} juillet directeur de la Poudrerie. Ce séjour décida-t-il de la rédaction de *La Transaction*? Rien n'annonçait l'œuvre dans l'album : c'est donc peut-être que Balzac, dans une frénésie de travail, tenu et stimulé par un contrat avec *L'Artiste* (auquel il avait déjà donné en août *Le Chef-d'œuvre inconnu*), et peut-être aussi poussé par des dettes urgentes, exploita sur-le-champ quelque « souvenir soldatesque » que les Carraud venaient de lui raconter ou de lui remettre en mémoire. Il a déjà à sa disposition maints éléments anecdotiques et personnages militaires secondaires, qu'il combine aussitôt avec des personnages et des thèmes explorés et exploités dans ses œuvres récentes.

L'exemple le plus flagrant de cet opportunisme est le personnage de la femme du colonel Chabert, la comtesse Ferraud, qui est à l'évidence une nouvelle mouture du type de la « femme sans cœur », inauguré avec tant de succès dans la deuxième partie de *La Peau de chagrin* – l'expression se trouvait même textuellement dans *La Transaction* ; bien que Balzac n'aille jamais jusqu'à en faire tout à fait un personnage emblématique de la Restauration, elle est tout autant que Foedora « le type d'une société sans cœur », pour reprendre l'expression de Félix Davin dans son introduction aux *Études philosophiques*.

L'aventure strictement militaire, ou plutôt les circonstances dans lesquelles Chabert est tombé à Eylau, sont décrites en des termes expressifs qui dénotent encore un

N° d'édition : L.01EHPN000271.N001
Dépôt légal : avril 2009

Extrait de la publication

Ba zac

Le Colonel Chabert



Tenu pour mort à la bataille d'Eylau, le colonel Chabert rentre chez lui après des années d'errance et de souffrance. Mais aux yeux du monde, il n'existe plus. Sa femme, héritière de sa fortune, est remariée et mère de deux enfants ; sa maison a été démolie ; la rue même où il vivait a été débaptisée : l'Empire a cédé la place à la Restauration... Dépossédé de ses biens comme de son nom, l'ancien héros des guerres napoléoniennes se lance à cœur perdu dans une dernière bataille, pour recouvrer son identité. Y parviendra-t-il ? *Le Colonel Chabert* est l'histoire tragique d'un homme incarnant les restes sublimes d'une époque révolue.

Le roman et ses personnages selon Balzac
Rêves de batailles
Guerre et littérature au XIX^e siècle de :
Stendhal, Hugo, Maupassant
Le Colonel Chabert au cinéma

Présentation, notes, dossier,
chronologie et bibliographie par Nadine Satiat

Prix France : 2,30 €

ISBN : 978-2-0812-2472-8



9 782081 224728
editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

Extrait de la publication
Flammarion